

Un rêve d'Anaïs Nin enfant

Propagande, folie mystique et faits divers : une mythologie de Jeanne d'Arc (1914-1918)

Mireille Bélis* – *Epinal*

Notre conception [...] avance seulement que le rêve est une représentation symbolique des contenus inconscients. Elle ne discute pas la question de savoir si ces contenus sont ou ne sont pas toujours des vœux réalisés¹.

Parmi les rêves dont un récit a été fait entre 1914 et 1918, et dont j'ai constitué le corpus, la plupart émane d'hommes mobilisés. Rares sont les femmes dont la correspondance a été sauvegardée, exception faite des lettres de Blanche Duhamel à son mari Georges. Plus rares encore sont les rêves d'enfants. Mais, dans le *Journal* qu'elle tient dès son enfance², la toute jeune Anaïs Nin relate un rêve des plus curieux ; la fillette est américaine mais passionnément francophile ; elle n'a pas encore douze ans et souffre de n'être pas en France pour partager le destin de sa patrie d'élection. Elle vénère Jeanne d'Arc et se désespère de ne pas pouvoir, comme son modèle, voler au secours de la France en guerre. Enfin, son désir est exaucé le 25 janvier 1915 :

J'ai rêvé que je sauvais la France, que Jeanne d'Arc était avec moi et qu'elle chantait : Allons Anaïs, sauve la France puisque tel est ton désir ! Et je m'élançai, un quart d'heure après toutes les villes crient : Victoire ! Vive la France ! Vive Jeanne d'Arc qui a donné la force à Anaïs ! (p. 91).

* M. Bélis est historienne, élève de Pierre Vidal-Naquet, docteur en Sciences Religieuses (EPHE-Sorbonne), agrégée de Lettres Classiques, et chercheur associé à l'École biblique et archéologique française de Jérusalem. Outre ses travaux sur l'archéologie de Qumrân, elle a publié « Sang d'Encre, Lettres de soldats vosgiens 1914-1918 », *Cahiers de la Liberté de l'Est*, 2008.

1. C. G. Jung, *L'Homme à la découverte de son âme*, Paris, Payot, 1987, p. 228. Je respecte toutes les graphies d'origine.

2. Toutes les citations sont tirées des *Journaux de jeunesse 1914-1931*, préface de Nancy Huston, *La Cosmopolite*, Stock, 2010.

Ce rêve retient particulièrement l'attention, parce qu'il émane d'une civile, d'une enfant éloignée de la France, sa « patrie chérie ». Mais n'est-ce que la réalisation du désir maintes fois répété de sauver son pays natal ? À première vue, sans doute. Mais pourquoi Jeanne d'Arc ? Pourquoi « les villes crient »-elles. Et pourquoi elles seules ? Pourquoi l'héroïne chante-t-elle ?

La propagande purement française attachée à Jeanne d'Arc ne concerne pas l'opinion publique outre-Atlantique. Il y a lieu de chercher dans l'inconscient collectif les racines d'un tel rêve, au-delà d'une approche purement psychanalytique. L'historien peut apporter sa contribution en montrant comment la légende de Jeanne d'Arc a été instrumentalisée à des fins de propagande patriotique, au point de fabriquer un système de représentations propres à manipuler l'opinion.

La personnalité d'Anaïs Nin

Née en 1903, la petite fille, née de parents cubains, inaugure son journal le 25 juillet 1914, durant le voyage qui conduit sa famille vers New York ; curieusement, elle ne dit rien de la guerre avant le 12 août. Son patriotisme s'éveille seulement le 1^{er} septembre et elle demande à son journal, qui sert de substitut à son père absent³, de directeur de conscience et de confident : *Qu'est-ce que vous pensez de la guerre ?* lui demande-t-elle. *Quelle horreur ! Mon plus grand vœu c'est que la France gagne. Je suis très impressionnée. J'espère avec confiance que la France gagnera. Maintenant je pense que je pourrais faire un vœu pour que la France gagne mais il faudrait une grande chose. J'y penserai mais c'est un peu difficile.*

Dans les semaines qui suivent, Anaïs puise du réconfort dans la prière et la communion. Sa religiosité encore enfantine la console de la « triste réalité » ; elle « déteste l'Amérique et les Américains », et regrette de ne pas être née « au temps de Jeanne d'Arc »⁴. Elle « prie de toute (son) âme avec toute (sa) ferveur à la Sainte-Vierge » lorsque Paris est sous la menace allemande⁵ et place dans son corset une « image du cœur de Jésus portant les mots *Le cœur de Jésus est avec moi* »⁶. Le sort des villes l'afflige particulièrement : « Oh ! Si je pouvais me lever et anéantir tous ces pays ambitieux qui sont cause du malheur de la Belgique et des larmes de la France » (11 janvier) et le lendemain, les nouvelles confirment que « les Allemands ont pris plusieurs villes et il y a beaucoup à

3. Il a abandonné sa famille et des mois durant, Anaïs forme des vœux ardents pour le revoir.

4. A. Nin, *op. cit.*, 11 janvier 1915, p. 69.

5. *Ibid.*, 27 septembre 1914, p. 43.

6. *Ibid.*, 28 septembre, p. 43.

craindre pour la gloire française. Hélas, peut-être l'héroïne arrivera trop tard ! Et alors plus de France ! » Elle consacre onze lignes au sujet ; ainsi : « Si je pouvais sauver la France, ah, si je pouvais rendre le sourire aux pauvres mères en repoussant les barbares qui détruisent des villes entières [...] Mais je vois bien que ce n'est pas à moi que cette place est réservée, et pourtant si personne ne vient, il faudra bien que j'aide à la remplacer »⁷. Tout le fond du rêve est déjà dans ces lignes (Ill. 1⁸).

Qui plus est, outre qu'elle a le droit de lire les journaux envoyés de France par son père, elle fait une rencontre essentielle, celle de Madame Carlo Polifeme, auteur dramatique qui vient d'écrire un acte intitulé *Jeanne d'Arc à Domrémy*, qu'Anaïs dévore d'autant plus que Madame Polifeme lui a envoyé son œuvre⁹. L'héroïne occupe déjà la première place dans son cœur : sa famille célèbre le 7 janvier la « fête anniversaire » de Jeanne d'Arc. Le 23 janvier 1915, Anaïs décide de se vêtir de noir pour porter « le deuil » de la France et prie Jeanne d'Arc et sainte-Genève pour son salut¹⁰. Son rêve vient donc récompenser sa ferveur et exaucer son désir d'être, si loin qu'elle soit de la France, l'auxiliaire de Jeanne, son double.

Malgré la singularité de son caractère et sa précocité extraordinaire, Anaïs est cependant le type même de la petite Française catholique, pieuse et patriote. L'alliance de ces deux qualités ne va cependant pas de soi, depuis la séparation de l'Église et de l'État et l'expulsion des Congrégations. Au début de la guerre, le parti catholique ne cessera de dénoncer la « rumeur infâme » accusant le clergé de soutenir l'Allemagne contre la France des francs-maçons et des instituteurs mécréants. Or, l'armée est encadrée par un nombre considérable d'officiers de carrière catholiques et appartenant à l'aristocratie, commandant des hommes recrutés dans leur région d'origine. Le pays est menacé de rompre de l'intérieur, surtout après l'assassinat de Jaurès. Jeanne d'Arc va aider la propagande à restaurer le sentiment national, y compris chez les plus laïques des citoyens français, au nom de l'« Union sacrée », qui transcende les divisions politiques, dès le début des hostilités. La presse, assistée par la Censure, tient un rôle de premier plan dans le conditionnement de l'opinion. Elle a du poids, et pour cause : en 1914, deux cent quarante-deux journaux, nationaux ou régionaux, se partageaient le marché de la presse. Même à New York, des quotidiens français sont arrivés entre les mains d'Anaïs Nin.

7. *Ibid.*, 12 janvier, pp. 69-70.

8. Toutes les illustrations appartiennent à l'auteur.

9. La pièce sera représentée à New-York et le texte en sera diffusé en France. Anaïs Nin y assistera et y jouera un petit rôle en 1915.

10. A. Nin, *op. cit.*, p. 71.

Jeanne d'Arc

Dès le 9 août 1914, *La Croix* relate « la bénédiction des sabres » du 7^e régiment de hussards qui eut lieu à Niort, au Cercle des Officiers. Devant trois drapeaux tricolores, le lieutenant Tourrier « affirma que ces épées iraient sans défaillance au-devant de la gloire. M. le Curé de Saint-André félicita les officiers, les remercia de la leçon de vaillance qu'ils donnaient et résuma ses vœux dans la parole de Jeanne d'Arc : *Les hommes d'armes batailleront et Dieu leur donnera la victoire* ». La scène a dû se répéter, et rares furent ceux qui osèrent protester contre le fait que les armées de la République, qui avait prononcé la séparation de l'Église et de l'État, reçoivent une bénédiction catholique.

La République ne saurait laisser le champ libre à ses détracteurs ; l'unité nationale exige des compromis et Jeanne d'Arc peut incarner, aux côtés des soldats de l'An II, celle qui pourra sauver la Patrie en danger : lors d'un Gala pour les blessés au Trocadéro, le Président de la Chambre des députés, Paul Deschanel, tient un discours fédérateur, propre à frapper tous les esprits grâce à une métaphore saisissante : « On croyait la France affaiblie, déchirée et l'on préparait son égorgement. Mais le miracle est venu, l'éternel miracle de notre peuple, le miracle de Jeanne d'Arc et de Valmy¹¹. » Le *miracle* ne vient pourtant pas de la Providence divine, mais de la victoire de la première bataille de la Marne, qui a sauvé Paris de l'invasion.

Dès décembre 1914, Maurice Barrès, illustre Lorrain va-t-en-guerre, auteur de *La Colline Inspirée* – que Barbusse avait surnommé « le Rossignol du carnage » – avait déposé un projet de loi demandant l'institution d'une fête de Jeanne d'Arc : « Son culte est né avec la patrie envahie ; elle est l'incarnation de la résistance contre l'étranger ». Président de la Ligue des patriotes après la guerre, il revient à la charge et tente une habile synthèse entre les divers concepts entourant le personnage de Jeanne.

« Chacun de nous peut personnifier en elle son idéal. Êtes-vous catholique ? C'est une martyre et une sainte que l'Église vient de mettre sur les autels. Êtes-vous royaliste ? C'est l'héroïne qui a fait consacrer le fils de saint Louis par le sacrement gallican de Reims... Pour les républicains c'est l'enfant du peuple qui dépasse en magnanimité toutes les grandeurs établies... Enfin les socialistes ne peuvent oublier qu'elle disait : "J'ai été envoyée pour la consolation des pauvres et des malheureux." Ainsi tous les partis peuvent se réclamer de Jeanne d'Arc. Mais elle les dépasse tous. Nul ne peut la confisquer¹². »

11. *Le Gaulois*, 2 mai 1915.

12. Source : *Wikipedia* (mot-clé *Jeanne d'Arc*).

Faits divers

Les journaux rapportent régulièrement dans la rubrique des faits divers, des exemples de démente soudaine, surtout de femmes prises de délire mystique. Fréquemment, les victimes de telles crises sont des réfugié(e)s qui ont fui les départements envahis par les armées allemandes – le Nord, l’Aisne – et ont survécu aux souffrances de l’exode. Nul doute que les violences dont elles ont été ou les témoins ou les victimes sont à la source de leur déséquilibre. Les commissaires de police les appréhendent, car leurs excentricités sont de nature à troubler l’ordre public. Ils les dirigent sur l’infirmierie spéciale du dépôt, anti-chambre des asiles d’aliénés. Peut-être est-ce la raison pour laquelle c’est en 1915 que se concentrent les faits divers de ce type. Les traumatismes sont frais et l’opinion les considère encore avec une compassion qui ira en s’effaçant avec les privations et les deuils ultérieurs.

Le Petit Parisien, quotidien qui se flatte d’avoir « le plus fort tirage de France » (plus de deux millions d’exemplaires¹³), se fait régulièrement l’écho de faits divers récoltés dans les commissariats de la capitale et de la banlieue, tout spécialement lorsqu’ils concernent les comportements de petites gens frappés d’une soudaine folie mystique typique de la guerre. C’est surtout en 1915 que surviennent ces incidents tragi-comiques ; le quotidien relate jusqu’aux propos tenus, parce que ses lecteurs recherchent précisément de quoi se reconforter et croire en une victoire qui tarde : et si ce n’était pas un fou, une « pauvre folle », mais un prophète ? La figure tutélaire de Jeanne d’Arc tient le premier rôle dans l’imaginaire populaire, c’est-à-dire dans toutes les consciences ; les nuances ne résident que dans les modalités de sa prédominance. Dans les couches les plus simples de la société, c’est « la bonne Lorraine », la Pucelle d’Orléans, dont tous ont fait depuis des décennies la sainte des campagnes ; et pour cause : qui ignore que la moitié des armées françaises a justement abandonné la charrue pour le fusil ? C’est la France rurale qui sauvera la France tout court.

On ne compte plus les places, écoles, rues, gymnases, édifices publics et surtout les statues que l’on consacre (le mot n’est pas inapproprié) à la pucelle lorraine. Du symbole religieux qu’il était, le thème johannique entre dans les icônes de la Patrie en danger. Même les Britanniques apportent leur contribution (pourtant luthérienne) à l’idéologie régnante et tiennent à déposer en mai 1915, autour de la statue de Jeanne d’Arc, rue des Pyramides, une croix de Lorraine disparaissant sous des monceaux de fleurs, pour célébrer l’héroïne. Les Anglais à bouter hors de France sont devenus les Germains et leur Kaiser.

13. Il atteint le chiffre record de trois millions en décembre 1916. Il réussit à garder quatre pages malgré la crise du papier.

Les photographes immortalisent ce retournement de l'histoire qui ne semble gêner... que l'Église. *La Croix* ne voit pas d'un bon œil la nouvelle « Sainte-Alliance » entre l'Angleterre protestante¹⁴ et la France déchristianisée (Ill. 2, Ce n'est plus l'Angleterre).

Elle mobilise pour le culte du Sacré-Cœur, distribue aux soldats les médailles (Ill. 3, « Toujours debout » avec médaille dorée.) et les écussons à l'emblème du cœur de Jésus, tout en condamnant leur vénération : elle rappelle que ces colifichets n'ont aucune vertu pour arrêter les balles ou empêcher les blessures.

Mais en sous-main, elle laisse coudre sur les drapeaux l'emblème du Sacré-Cœur, au grand scandale des mobilisés libres penseurs et des officiers anticléricaux.

Pour les mêmes raisons, les journaux catholiques ne se font pas l'écho de ce qui passe cependant pour des signes miraculeux : il s'agit de superstitions vulnérables à la raillerie positiviste, et c'est le *Petit Parisien* qui, au moment où la France entière célèbre officiellement la Fête de Jeanne d'Arc, ose imprimer le 17 mai 1916, à la « une », un petit paragraphe démagogique à souhait¹⁵ : « La fontaine de Gonesse annonce-t-elle la paix ? »

Depuis quelques jours, de nombreux curieux se rendent à la Patte-d'oie de Gonesse, où se trouve une fontaine extraordinaire à laquelle certaines gens prêtent de grands pouvoirs. Jeanne d'Arc, dit-on, y fit boire son cheval et peu après la fontaine cessa de couler. L'eau y revint en 1871, trois mois avant la signature de la paix, puis de nouveau, la petite source se trouva tarie. Or, voici qu'elle vient de se remettre à couler. Des habitants du pays assurent que c'est là un présage, et les visiteurs viennent de toutes parts, regarder la fontaine... qui annonce peut-être la signature prochaine de la paix. »

Le *lendemain*, 18 mai 1916, le même journal prétend donner copie de la lettre que « notre confrère Boyer d'Agen a reçue de l'un de ses fils qui combat sur le front des Vosges ». La rédaction se met à couvert en la qualifiant de « curieuse ».

« Ces jours-ci, toute la population de cette région est à la joie devant un phénomène assez rare qui s'est produit dans les Vosges : les sapins ont fleuri. Or, paraît-il, ce phénomène ne s'était pas produit depuis 1870 et cette année-là, les sapins avaient fleuri chez les Allemands. »

Le quotidien ne donne pas suite à la nouvelle concernant la fontaine de Gonesse. Mais le soupçon d'un miracle fait son chemin. Les autres journaux,

14. D'autant que le Royaume-Uni tente de réprimer les troubles que provoquent les indépendantistes irlandais, catholiques et donc alliés objectifs de l'Allemagne.

15. Les faits divers sont traditionnellement en pages 3 et 4.

quant à eux, n'ont pas consacré une ligne à la résurgence prophétique de la source. Les prophéties et les voyantes ont fait leur temps : la mort soudaine de Madame de Thèbes, pythonisse que fréquentaient les plus hauts person-nages, les imposteurs profitant de la crédulité publique et des malheurs privés, ébranlent le fonds de commerce des charlatans. Les tribunaux, voire un conseil de Guerre, les jugent et le *Petit Parisien* ne se prive pas de rendre compte des jugements prononcés contre eux. Échappant au soupçon d'imposture, la vénération de Jeanne d'Arc, elle, perdure.

Folie de guerre ou conditionnement ?

Les thèmes récurrents de la démente de guerre chez les civils s'ancrent souvent dans le désir de sauver la France. Le discours des aliénés comporte fréquemment une dimension religieuse ; les commissaires de police des quartiers sont les premiers à intervenir presque quotidiennement pour faire cesser les « troubles à l'ordre public » que suscitent les excentricités des fous. Ils se chargent de les faire maîtriser, puis, par la persuasion si besoin, par la force le plus souvent, ils dirigent les « malheureux » vers l'Infirmerie spéciale du dépôt ; un aliéniste décide de leur éventuel internement. Il est rarissime que le dément soit rendu à sa famille. Cependant, le *Petit Parisien* du 27 septembre 1915 rapporte, sous le titre « Rendus fous par la guerre » les deux épisodes suivants :

« Une femme aux allures distinguées, d'une quarantaine d'années, se présentait à la Préfecture de police, hier soir vers cinq heures, demandait à parler à M. Vallet en disant qu'elle avait à lui faire une révélation importante au sujet du fameux souterrain de Dugny, que le chef de la Sûreté n'a pu découvrir. Sitôt introduite, elle raconta que les Boches venaient de terminer le percement d'un vaste tunnel, s'ouvrant sur leur front et aboutissant à Paris, sous la basilique de Notre-Dame ».

« Ce souterrain est fermé par une petite porte à deux vantaux, très solide, et dissimulée dans les sous-sols de la cathédrale. Ayant compris qu'ils ne viendraient jamais à Paris d'autre façon, les Allemands vont nous surprendre par ce moyen, en nous attaquant avec des torpilles souterraines ». La déséquilibrée a été rendue à sa famille ».

« Interpellé le même jour, un Parisien ne reçoit pas autant d'égards : À la même heure, un homme, d'environ cinquante ans, venait d'attrouper les passants rue de la Cité, en gesticulant ; il grimpa tout à coup sur un bec de gaz : « Je suis le Christ envoyé sur la terre par Attila pour vaincre les Barbares et épouvanter les Bulgares. Suivez-moi tous, je me place à votre tête. » Les agents ont conduit ce malheureux, nommé, croit-on, Taraud, à l'infirmerie spéciale du dépôt ».

Dans les deux cas, il s'agit de conjurer le danger qui pèse sur la France. La dame, dont le journal protège le nom, parce qu'elle appartient visiblement à une bonne famille, réussit à se faire recevoir par le chef de la Sûreté à la préfecture, grâce à ses « allures distinguées » : on a pu la croire bien informée, et jouissant de toute sa raison. Elle évoque un toponyme célèbre : Dugny, c'est-à-dire Verdun, haut-lieu de la guerre, déjà en 1915. Son délire en fait le point de départ d'une opération visant Paris, sauvé de l'envahisseur en septembre 1914, et elle s'est persuadée qu'un tunnel aboutissant sous Notre-Dame de Paris mettrait les Allemands à pied d'œuvre pour dynamiter la basilique, célébrée par Victor Hugo, et Paris même. La propagande a dénoncé avec tous les excès possibles la destruction des églises et des cathédrales : après les bombardements qui firent de Reims, ville des couronnements, une ville martyre, après Soissons, pourquoi pas Notre-Dame ? Les Allemands sont des païens, des hordes barbares, des Huns¹⁶ qui ne respectent pas les monuments édifiés pour Dieu. D'où a pu naître cette extraordinaire idée ? Assurément, de ce qu'une civile peut imaginer de la « guerre souterraine » qui se mène depuis que les armées se sont figées dans leurs tranchées respectives et que les unités du génie creusent des galeries souterraines pour aller miner les positions ennemies. On a assez dit et redit que les Allemands et leurs alliés étaient des Barbares : qui, mieux que le barbare suprême, Attila, peut vaincre les Allemands ? Cette folie ne manque pas de logique.

Le thème du salut venu d'un inspiré connaît toutes sortes de variantes. Le 6 octobre 1915, à Versailles, il faut interner à l'hôpital civil une jeune femme, Marguerite Evrard, vingt-huit ans, qui *se croyait « l'Ange de la Paix » et voulait absolument forcer les soldats à déposer leurs armes*. C'est une exception dans la légion des anges exterminateurs décidés à prendre le commandement de la croisade contre les Allemands, à la tête des citoyens en armes. Il faudra attendre 1917 pour voir les soldats mettre la crosse en l'air et refuser en masse de retourner à l'offensive.

Plus les mois passent, plus le fantôme johannique s'estompe. Les journaux ne signalent guère de comportements excentriques ou mystiques qu'au moment de Pâques. Un Parisien armé d'un parapluie rouge, qui croit pouvoir nourrir ses concitoyens grâce à une pêche miraculeuse dans le bassin du Grand Palais, par exemple. Le dernier cas survient le 9 mars 1918 et c'est *Le Petit Parisien* qui le rapporte : « Dans un accès de folie mystique, Mlle Anna Roulade, 19 ans, s'est rendue hier pieds nus, de la Courneuve à la place de la mairie d'Aubervilliers – 15 km – où elle s'est agenouillée, priant à haute voix le ciel de la protéger contre les malfaiteurs. Conduite à l'infirmerie spéciale du dépôt ».

16. Terme qui pour les Anglais, équivaut à « Boches ».

Dévotion et propagande : les cartes postales

La piété populaire trouve donc en Jeanne d'Arc un modèle patriotique si constant qu'elle nourrit la gazette, dans les cas extrêmes. La bienheureuse, béatifiée le 18 avril 1909, aura beau attendre sa canonisation jusqu'au 30 mai 1920, sa sainteté ne faisait pas de doute pour une majorité de chrétiens. Pour les jeunes soldats mobilisés dans l'Est, le pèlerinage à Domrémy va de soi ; ils en profitent pour envoyer une carte à leur famille.

Des mercantis ont exploité la ferveur entourant Jeanne d'Arc : ils répandirent à des millions d'exemplaires une imagerie de pacotille et Jeanne d'Arc devint « la Sainte de la Patrie » (Ill. 4), qui accomplit un nouveau « miracle » et unit les Alliés « contre les barbares ». Chaque petite Française, comme Anaïs elle-même, se reconnaît dans « la Pastourelle guerrière » appartenant à la série créée par l'illustrateur Maryel, « Ceux de l'Arrière (1^{re} série) » (Ill. 5).

Dès les premiers mois d'une guerre que l'on prévoit longue, des cartes postales de fantaisie la représentent auprès des combattants ou veillant sur les généraux les plus illustres ; l'une d'elles (Ill. 6, Le rêve de Joffre) reprend un couplet de Botrel qui chante Joffre écoutant en rêve les « Voix murmurant dans la nuit / Des conseils, des mots d'espérance ; / Voix de ceux qui firent la France, / Et veulent la sauver par lui ! » Entre Napoléon et Bayard, Jeanne d'Arc tend vers la tête du généralissime une couronne de lauriers.

Cependant, loin des états-majors, Jeanne d'Arc trouve des émules ferventes chez de modestes ménagères et chez des adolescentes. La passion johannique n'a rien à voir avec les convictions politiques ou le militantisme des suffragettes (du moins en France). Les humbles voient en elle leur double, la « pastourelle lorraine », la « pucelle guerrière » qui fit couronner un roi et triompha là où les hommes d'armes avaient échoué. La folie et le délire engendrés par l'omniprésence de la guerre inventent des issues surprenantes pour en finir avec l'horreur quotidienne. Le salut peut venir d'une inspiration de femme. Les exemples se répètent en 1915, puis se raréfient ensuite.

« Deux sœurs réfugiées du Nord¹⁷, Marie-Thérèse Lepetit, vingt-deux ans, et Blanche Valmori, se trouvaient hier dans l'église Saint Joseph, rue Saint-Maur, lorsque la première en proie à la plus vive excitation mystique, s'empara d'une bannière en criant : « Comme la bonne Lorraine, je veux courir sus à l'ennemi pour sauver la France. » On parvint à calmer la jeune illuminée qui, en même temps que sa sœur, réintégra son domicile, avenue Parmentier. Mais là, toutes les deux se mirent à la fenêtre et se livrèrent à de telles extravagances que la police dut intervenir. Elles sont maintenant à l'infirmerie spéciale du dépôt¹⁸. »

17. Il s'agit des civils du Nord et des Ardennes qui ont fui les régions envahies et occupées.

18. Le *Petit Parisien* du 18 mai 1915.

Véritable stéréotype imitant les cartes postales éditées en temps de guerre, (voir illustrations), deux femmes font l'objet d'une expertise psychiatrique après s'être singularisées : « Une femme correctement vêtue, ceinte d'une écharpe tricolore, déambulait hier, boulevard Barbès, en hurlant : « Je suis la France ! Agenouillez-vous ! » Arrêtée, elle opposa une résistance désespérée ; c'est une rentière, Mme Jeanne Rulley, cinquante-sept ans, domiciliée rue des Boulets. À l'infirmerie spéciale du dépôt¹⁹. »

« Hier matin, porte Chaumont, une femme d'âge mûr gesticulait et haranguait un auditoire imaginaire. Un gardien de la paix la conduisit au poste de police. Elle déclara : « J'entends la voix de saint Jean-Baptiste qui m'appelle. » Le secrétaire du commissariat lui enjoignit de se taire : « Mon fils, tais-toi ! Je suis la reine des reines. J'ai été envoyée sur la terre pour régénérer la race française, empoisonnée par le virus allemand. » Puis la pauvre folle se mit à genoux et ne tarda pas à rouler sur le plancher, victime d'une crise d'épilepsie. À l'infirmerie spéciale du dépôt²⁰. »

Pour clore cette série, nous rapprocherons le rêve d'Anaïs de ce fait divers paru dans *Le Petit Parisien* du 24 septembre 1915 : « *Comme Jeanne d'Arc* – La petite Germaine Thiercelin n'a que treize ans, mais par ces temps héroïques, la vie, rue Bradier, à Paris, où vivent ses parents, ne suffisait pas aux ardeurs de son imagination. C'est pourquoi, sournoisement, elle amassa un petit pécule, et un beau jour, confiante en ses voix, comme Jeanne d'Arc, elle partit... pour Reims, elle aussi. Elle voulait quand même voir de près la ville martyre et ses massacreurs. La prévôté, par malheur, écourta son voyage. Arrêtée à Crépy-en-Valois et ramenée au Bourget, elle a été rendue à ses parents par M. Baillet, commissaire. »

Conclusion

À lire les rêves rapportés par les soldats et les civils durant la grande guerre, il ressort que l'horreur et l'effroi ont envahi les consciences et les ont profondément blessées. Dans un univers où c'est la réalité qui est le véritable cauchemar, et le sommeil, un moyen de s'y soustraire momentanément, rêver reconforte, même s'il renvoie à une autre horreur, un autre effroi que ceux du quotidien : ils *dépaysent* – ou plutôt *rapatrient* le rêveur, parce qu'eux, au moins, ont un lien avec « la vie d'avant », par exemple lorsqu'un soldat rêve que sa femme le trompe et qu'il pleure de devoir s'en séparer. Je renvoie à la belle étude que

19. *Le Petit Parisien* du 10 août 1915.

20. *Le Petit Parisien* du 7 juin 1915.

Delphine Renard a tirée de rêves qui offrent aux soldats un réconfort éminent (cf. p. 161).

Le rêve d'Anaïs Nin est quant à lui un rêve d'enfant, celui d'une petite Française privée et de son père et de sa patrie vénérée. Il est à la fois singulier et banal, fruit d'une maturation dont son journal est le témoin. Le rêve de salvation qu'elle rapporte n'est en rien comparable à ceux dont Delphine Renard a fait émerger la signification, en ce sens qu'il est le pur produit d'une véritable autosuggestion ; l'image de Jeanne d'Arc n'est pas le double fantasmé d'Anaïs, c'est Anaïs elle-même, « l'héroïne » ambiguë qui hante plusieurs mois durant ses rêveries rédemptrices.

D'autres enfants ont-ils fait un rêve similaire, propre à exaucer le vœu de chaque petite fille qui s'identifie à Jeanne d'Arc et souhaite sauver la France ? Certainement. Mais leur trace est perdue. Les sources écrites manquent, car rares sont les enfants capables de tenir un journal digne d'être publié²¹ et il a manqué à cette période une Charlotte Beradt²² pour recueillir à chaud les récits de rêves ou de délires mystiques dont seule la presse populaire s'est fait l'écho, dans la rubrique des faits divers.

RÉSUMÉ : *Pourquoi la petite Anaïs Nin rêve-t-elle début 1915, à New York, que Jeanne d'Arc lui demande de sauver la France ? Solidement ancrée dans les esprits depuis des siècles, la vénération de Jeanne d'Arc connaît un regain de popularité dès le début de la guerre de 1914-1918. La bienheureuse ne sera canonisée qu'en 1920, mais la petite Lorraine devient vite le symbole de la République, la « Sainte de la Patrie » outragée par les Barbares allemands. Le rêve d'Anaïs reprend les éléments d'une propagande multiforme qui s'est profondément enracinée dans les consciences, à travers les images, les manifestations patriotiques, les cartes postales, et surtout, la presse. Les faits divers recueillis ici offrent une galerie d'illuminées prétendant sauver la France, de femmes saisies de démence mystique, de pseudo-miracles attribués à Jeanne. Dans une guerre d'hommes, ces femmes compensent par un délire johannique leur impuissance à combattre l'ennemi, à commencer par la petite Anaïs.*

ABSTRACT: *résumé en anglais, résumé en anglais,*

21. Le seul autre enfant auteur d'un journal publié est Yves Congar, *Journal de la guerre 1914-1918* de Stéphane Audoin-Rouzeau, Yves Congar et Dominique Congar, 1997. Né en 1904 à Sedan dont il décrit l'occupation par les Allemands, le talentueux petit garçon deviendra un des plus grands théologiens du XX^e siècle. Il n'a relaté aucun de ses rêves.

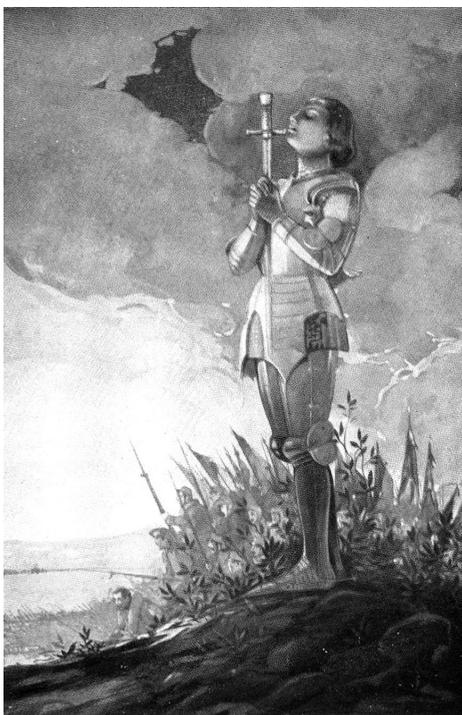
22. Charlotte Beradt, *Rêver sous le III^e Reich*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2004.



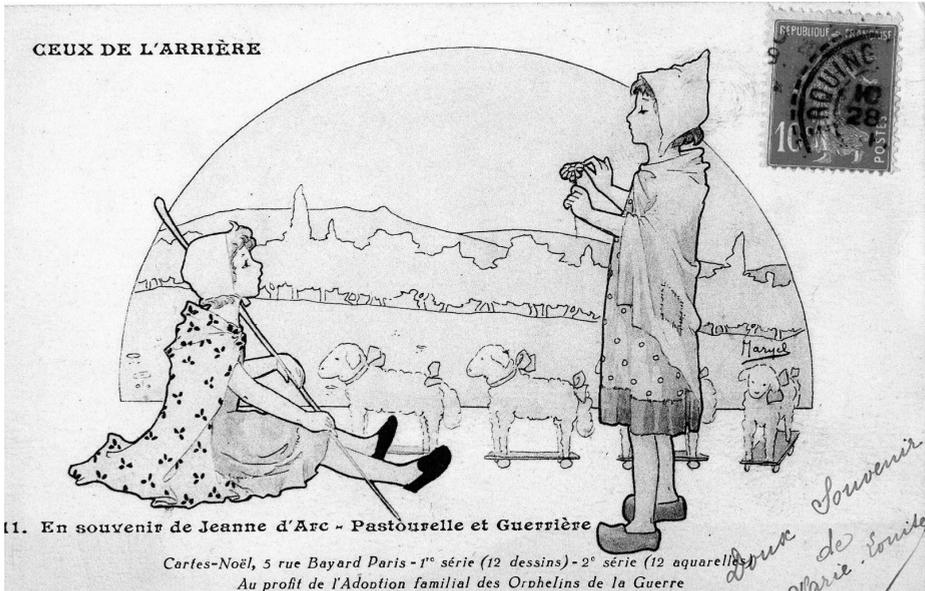
TOUJOURS DEBOUT !

Elle est restée debout, notre Vierge lorraine,
 Au milieu des obus et des feux meurtriers ;
 Comme elle, restons debout, gardons l'âme sereine ;
 Nous confiant en Dieu, à l'heure du danger,
 Attendant le retour de nos héros d'acier.

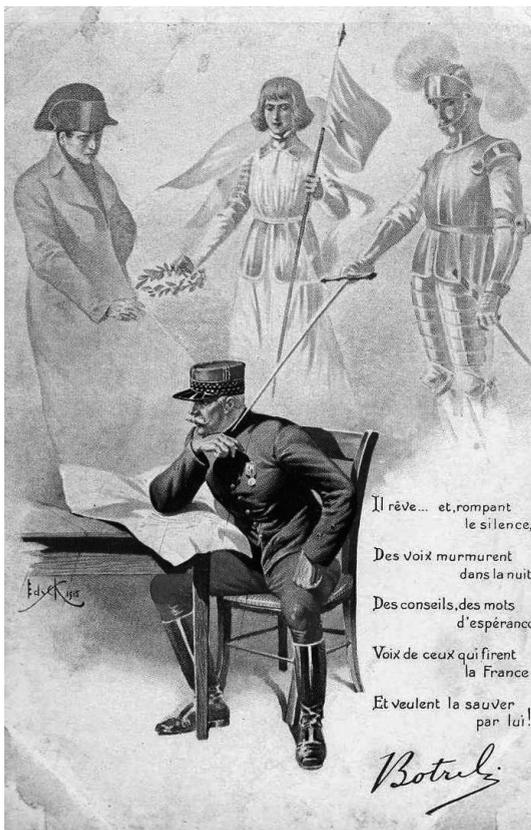
Ill. 3 : République et protection johannique : dans une église détruite, la statue de Jeanne d'Arc intacte. L'expéditeur a noué à un ruban tricolore une médaille dorée de Jeanne porte-bonheur ou objet de piété.



Ill. 4 : Jeanne d'Arc, une mythologie laïque.



Ill. 5 : Jeanne et ses doubles. Deux petites filles jouent avec des moutons en bois.



Ill. 6 : Le rêve de Joffre :
Entre Napoléon et
Bayard, Jeanne d'Arc.